

2

Ma vie a basculé cette nuit de début août 2018. Juste avant nos vacances. Je ne peux pas le cacher, il y a eu des signes avant-coureurs : quelque chose couvait. Je sentais bien que depuis quelque temps, il n'était plus le même. Il était devenu un homme distant, absent, impatient, parfois irascible. Depuis avril, nous habitons dans un joli quartier où nous avons fait notre place. Nous étions entourés de familles dont les enfants partageaient le quotidien de Juliette et Gabin, à l'école, à la crèche, dans les jardins des uns et des autres. Beaucoup de nos voisins étaient des expatriés et j'appréciais que nos enfants évoluent avec des enfants venus d'autres horizons, parlant d'autres langues, grandissant dans d'autres traditions et d'autres cultures. Sur les photos, nous avons tout de la famille « témoin ».

Un couple amoureux, deux très beaux enfants en pleine santé, le tout vivant dans un petit pavillon

d'une banlieue cossue et calme, ni trop ostentatoire, ni complètement effacée. Nous avions des emplois intéressants, des revenus qui nous permettaient d'accéder à un niveau de vie correct sans se faire trop de souci. La famille du juste milieu, bien à sa place, heureuse. Finalement, sur la photo, il ne manque que le chien et nous aurions pu poser tous les quatre pour un catalogue de vacances ou un constructeur de maisons individuelles.

Moi, j'étais heureuse dans cet environnement. J'avais enfin trouvé un endroit où je me sentais en sécurité et épanouie, après quelques années passées dans un appartement que nous avions acheté à Fleury-Mérogis. Une erreur de casting sans doute. Un lieu où je ne m'étais jamais sentie vraiment chez moi. C'est au moment de ma seconde grossesse que nous avons pu revendre cet appartement et j'en avais été soulagée. J'étais ravie de quitter cet endroit pas fait pour nous et sereine à l'idée de retrouver une ville que je connaissais et un environnement paisible pour ma famille.

Cette fois donc, j'étais à ma place. En quelques semaines, nous avions sympathisé avec tous nos voisins, nos fins de semaine étaient rythmées par les anniversaires des enfants et les barbecues. Une vie simple, équilibrée, saine, heureuse.

Et alors que je m'épanouis de plus en plus, je sens bien que dans ce cocon tout neuf, lui peine à

s'intégrer. Il n'aime pas voir les enfants des voisins chez nous. Je le sens absent.

De tout.

Pour tout.

Il ne participe plus comme avant à notre vie sociale. Je mets tout ça sur le compte du stress, de la fatigue. Il faut dire qu'à bientôt dix-huit mois, Gabin ne fait toujours pas ses nuits. Nous sommes de jeunes parents heureux, mais fatigués aussi. Nous décidons de partir une semaine à Ibiza tous les quatre, en mai 2018, et j'ai bon espoir que cette semaine loin de la région parisienne et du stress va lui permettre de souffler, de nous retrouver. Ce n'est pas vraiment le cas. Bien sûr, nos vacances se passent bien, mais cette impression que quelque chose a changé en lui perdure, un quelque chose que je ne m'explique pas, que je peine à définir. Plusieurs petits événements anecdotiques à notre retour confirment mon impression : son impatience grandissante, son énervement après nos voisins qui gentiment viennent nous prêter main-forte alors que nous subissons un dégât des eaux, le ton qui monte alors que ça n'est pas dans ses habitudes. Jamais il n'a eu de geste déplacé envers qui que ce soit, jamais il n'a été irrespectueux. Je partage sa vie depuis huit ans, et en ce début d'été, je ne peux que constater qu'il ne va pas bien, qu'il n'est pas bien. Pour autant, il ne répond pas à mes interrogations. Il ne me semble pas dépressif, alors je continue à mettre ce changement de comportement, que je suis d'ailleurs sûrement la

seule à percevoir, sur le dos d'un souci professionnel, d'un nuage passager, d'un mauvais alignement des planètes. Je ne suis pas de nature anxieuse. Je lui fais confiance. S'il me dit que tout va bien, alors tout va bien. Je me sais suffisamment patiente et à l'écoute pour être disponible quand il voudra me parler.

Ce soir d'août 2018, comme à l'accoutumée, il a douché les enfants pendant que je préparais le dîner. Nous avons mangé, pris le temps de lire une histoire, couché Juliette et Gabin, attendu patiemment que tout ce petit monde s'endorme, ce qui ne se fait jamais sans mal. Puis nous nous sommes couchés à notre tour. Tout allait bien. Nous nous sommes endormis apaisés par notre dernière étreinte avant d'être réveillés en sursaut par Juliette qui a débarqué en pleurs dans notre chambre vers minuit, se plaignant de douleurs à l'entrejambe. Je me suis levée, entre deux bâillements, j'ai consolé ma petite fille de cinq ans, lui expliquant qu'il faut apprendre à bien s'essuyer après être allée aux toilettes pour éviter les petites irritations. Puis je l'ai recouchée, lui intimant de cesser de pleurer afin de ne pas réveiller Gabin qui, pour une fois, dort à poings fermés. Mais Juliette s'est relevée. Une fois, puis deux, jouant avec nos limites et notre patience, jusqu'à réveiller Gabin et jusqu'à ce que son père se lève à son tour.

Je ne sais pas ce qui m'a le plus effrayée dans les minutes qui ont suivi.

Ses cris à elle.

Son regard à lui.

La vision de mon enfant étranglée par son propre père.

J'ai d'abord entendu le bruit d'une claque qui m'a aussitôt fait me lever. Jamais nous n'avions levé la main sur nos enfants. J'ai déboulé dans la chambre de Juliette en furie et j'ai été saisie par la scène d'horreur qui était en train de se produire : Juliette étendue sur le dos, agitant ses jambes, essayant de se libérer de la main que son père avait serrée autour de son cou en criant « Tais-toi ! Tu vas te taire ! ». J'ai saisi mon mari pour l'écarter de Juliette. Il m'a alors regardée, desserrant sa main de la gorge de ma fille. J'ai vu son regard possédé, comme si un démon l'avait habité à ce moment-là, j'ai cru qu'il allait la tuer. À cet instant précis, je me suis demandé où était passé l'homme que j'avais épousé : ça n'était pas celui qui me faisait face. Je l'ai envoyé sur le canapé au rez-de-chaussée, avec interdiction de remonter à l'étage. Et puis, entre ma peur, mes larmes, l'incompréhension de ce qui venait de se passer, il m'a fallu une partie de la nuit pour consoler mes deux enfants, tétanisés par la scène qui s'était produite.

Ce n'est que lorsque Juliette et Gabin ont été endormis dans mon lit que je suis allée chercher des explications. « Pourquoi moi ? Ce n'est pas moi, c'est ma main. » Ce sont les uniques réponses qu'il a été en mesure d'apporter aux questions que je posais.

Je lui ai demandé s'il avait bien conscience qu'il avait failli tuer notre fille, et sa réponse est restée la même : « Pourquoi moi ? Ce n'est pas moi, c'est ma main. » Il était comme prostré, sur le canapé. Intérieurement, je ne décolérais pas. Extérieurement, je faisais preuve de sang-froid.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

J'ai attendu qu'il parte travailler pour me lever, espérant que la journée lui permettrait de réfléchir à ses actes et m'apporterait une idée pour réaborder le sujet avec lui et tenter de comprendre. J'étais choquée par les événements de la nuit, je me sentais vidée de toute énergie, incapable de réfléchir.

À peine levée, Juliette, du haut de ses cinq ans, a été catégorique :

— Maman, j'ai failli mourir. Je ne veux plus voir papa.

Cinq ans. Et la pleine conscience qu'en effet, sans mon intervention, un drame serait survenu cette nuit dans cette maison modèle et au sein de cette famille sans histoire. L'annonce de ma fille me terrifie. Je suis tétanisée, abasourdie. Je commence à comprendre que notre vie heureuse vient de basculer, mais j'ignore encore à quel point.

En revanche, j'ai pleinement conscience que Juliette est traumatisée et que, faute d'avoir les réponses à toutes les questions qui m'envahissent l'esprit, je peux au moins en faire part à la psychologue que je consulte régulièrement. Elle n'hésite

pas une seconde à mon appel, elle propose de me recevoir, avec Juliette l'après-midi même et de tenter une séance d'EMDR¹ afin de traiter le stress post-traumatique le plus vite possible. La perspective de ce rendez-vous me rassure. Avant de régler quelques comptes avec le papa des enfants, c'est de Juliette et Gabin dont je dois prendre soin, je ne le sais que trop bien. Je propose à Juliette que nous allions déjeuner dans un fast-food qu'elle aime, histoire que tout dans cette journée ne soit pas terrifiant.

Juliette doit se sentir en confiance dans l'habitacle de la voiture.

Ou alors elle a pris conscience que c'est le bon moment, que moi-même, sa mère, je ne fais plus corps avec son père depuis cette nuit.

Toujours est-il que c'est là, sur le parking du fast-food, posée sur son rehausseur, la ceinture encore attachée qu'elle me dit juste :

— Tu sais maman, quand papa me touche la foufoune, je n'aime pas, ça me fait mal.

Mon sang ne fait qu'un tour.

Ses grands yeux clairs me fixent sans ciller alors que je regarde dans mon rétroviseur. Je la revois dans sa robe d'été rayée bleu marine et blanc, sa petite queue-de-cheval un peu en désordre, des mèches blondes barrant son joli visage si fin. Et ses grands yeux qui ne me quittent pas et m'implorent d'écouter.

1. EMDR (Eye movement desensitization and reprocessing) : thérapie permettant de traiter les chocs post traumatiques par les mouvements oculaires. Plus d'informations sur le site www.emdr-france.org

En mon for intérieur, je m'intime de ne pas m'écrouler, de garder mon calme. Cette crampe au creux de mon estomac. Je sens que quelque chose se brise. Je sais que ce que Juliette vient de me dire est très grave.

Et je sais aussi que je dois la croire.

Je n'ai aucun doute. J'ai cette intime conviction que ce qui s'est produit cette nuit n'est finalement que la suite logique de quelque chose de bien plus ancré, de bien plus grave, de quelque chose que je connais malheureusement pour l'avoir vécu moi-même, et que je reconnais. Je me retourne sur mon siège et la regarde longuement. Elle est droite dans son siège. Elle ne fuit pas mon regard, au contraire. Je lis dans ses yeux que le moment est venu pour elle de dire ce que je ne soupçonnais pas, mais qui me faisait si peur.

Et puis, poussée par je ne sais quelle force, et sans que j'aie à poser beaucoup de questions, Juliette vide son sac. Elle raconte ce qui s'est passé bien des fois dans sa chambre, sous la douche, à Ibiza, lors de nos dernières vacances. Elle raconte. Elle met des mots sur l'horreur. Ses traits sont d'un coup comme détendus. Elle dit ce qu'elle tait depuis... combien de temps d'ailleurs ? Je n'en sais rien. Je ne veux pas la brusquer, je ne veux pas la forcer à me dire ce qu'elle n'est peut-être pas prête à avouer. Je l'écoute, atterrée. Et le mot est faible. Heureusement que je suis assise ! De sa petite voix, elle raconte les gestes, les lieux, les moments.

Alors je me jette sur mon téléphone et envoie un premier SMS à son père. Je n'ai pas peur. D'un seul coup, je suis une louve, prête à tout.

Je ne fuis pas.

Je lui écris ce que Juliette vient de me dire et j'attends des explications. D'abord, il minimise et essaye de me rendre complice en répondant que j'étais au courant et que finalement, ça n'est arrivé que deux ou trois fois. Voilà qui confirme que ce que dit Juliette est vrai, pour autant que la confirmation soit nécessaire, car l'assurance dans la voix de ma petite fille me convainc à elle seule qu'elle ne peut pas inventer quelque chose de si lourd et de si grave. Elle n'a que cinq ans, comment aurait-elle eu ces idées ?

Non, je n'ai aucun doute. Il a eu ces gestes incestueux sur notre fille.

Puis il m'écrit que Juliette dit vrai, mais que ça s'est arrêté. Peu importe en réalité que ça se soit arrêté ou pas. C'est arrivé. Juliette est victime de son père incestueux.

Je suis effondrée. Ma vie vient de voler en éclats. Je comprends que la vie de Juliette est un abîme, qu'elle a été en danger à chaque fois que je l'ai laissée aux mains de celui qui était censé la protéger.

J'ai honte.

J'ai peur.

Je pleure.

Je pleure de chagrin pour ma petite fille, mon trésor, ma princesse qui souffre depuis je ne sais combien de temps.

Je pleure d'effroi quand je pense à ce qu'elle a dû ressentir à chaque fois que les mains de son père se sont posées sur elle.

Je pleure de rage contre lui, ce bourreau, ce mari devenu père incestueux.

Je pleure de honte et de colère contre moi, mère aveugle qui n'ai pas vu la souffrance dans le regard perdu de mon propre enfant.

Je suis perdue en quittant le cabinet de la psychologue qui n'a rien pu faire pour apaiser ma Juliette. Elle me recommande de déposer plainte. Et je n'ai aucunement l'intention de me défausser. Oui, j'irai porter plainte. Oui, je le dénoncerai. Je ne sais même plus si à cette heure je le considère encore comme mon mari, je suis incapable de savoir à quel moment j'ai cessé de l'aimer. Mon unique certitude, c'est que Juliette ne veut plus voir son père et que je l'en protégerai, c'est un fait acquis. J'ai toute la nuit pour mettre en place ma stratégie, mon plan B, pour trouver le moyen de nous extraire tous les trois de cet environnement nauséabond et dangereux, et pour montrer aux enfants qu'avec maman, ils sont en sécurité.

Ce soir-là, j'exige qu'il s'excuse auprès de Juliette. C'est bien le moins qu'il puisse faire. Au moins, Juliette comprend que je ne cautionne rien de ce qu'il a pu faire, quoi qu'il ait pu faire, car à cet instant, je n'ai qu'une idée très vague des méfaits. Mais peu importe. L'important, c'est qu'elle se rende compte que lui et

moi sommes dissociés. Alors il s'excuse. Elle le regarde avec un air blasé que je ne lui connaissais pas. C'est bien la première fois que je vois ce regard si froid, dénué de sentiment sur le visage de mon enfant. Et je me dis que si elle devait me regarder de cette manière, ça me ferait très peur. Il n'y a plus une once d'affection dans ce regard-là. Juliette aussi s'est dissociée. Elle le regarde comme si elle avait affaire à un étranger. Froidement. J'ignore ce qui le met le plus mal à l'aise : présenter des excuses à sa petite fille de cinq ans ou devoir subir ce regard étrangement vide. Un peu des deux sûrement. Il doit commencer à comprendre qu'il a perdu l'amour et le respect de cette enfant qu'il a pourtant souhaitée autant que moi. Je le cantonne à une pièce de la maison, je lui interdis tout contact avec les enfants, sachant déjà que nous passons certainement notre dernière nuit tous les quatre sous le même toit, lui sur le canapé, moi et les enfants dans ma chambre.

Comme si de rien n'était, au petit matin, je prépare nos valises et charge la voiture. Le début du mois d'août me fournit un alibi de choix pour quitter la maison avec les deux enfants. Les voisins penseront que je pars quelque temps, qu'il nous rejoindra plus tard quand le temps de ses congés sera venu. Je ne me justifie pas. J'installe les enfants dans la voiture et je prends la route, direction Narbonne, où ma sœur nous attend.

Huit cents kilomètres pour réfléchir. Pour pleurer encore. Pour essayer de comprendre l'incompréhensible.

Pour rassurer mes enfants. Pour échafauder des plans sur la comète.

Je dois bien l'admettre. Heureusement que la route qui me mène à Narbonne est droite, car je suis perdue. J'ai passé dix ans à construire une famille épanouie, sûre, heureuse. Il n'a pas fallu plus de deux minutes à ma boussole pour perdre son nord. Je suis larguée, déboussolée, avec mes deux petits trésors, tout aussi éberlués que moi de ce qui nous arrive.

Je roule, essayant de ne pas oublier de faire le plein de carburant et de faire des pauses. Juliette et Gabin se comportent comme deux enfants qui partent en vacances. Ils alternent les jeux et les siestes au fil des kilomètres et me demandent régulièrement si c'est encore loin, si l'on est bientôt arrivé. Je tue le temps en chantant des comptines, avec la promesse d'une pause bientôt pour prendre un petit déjeuner... puis un sandwich... puis une glace... C'est lors de l'une de ces pauses que les enfants jouent avec deux autres petits qui partent en vacances avec leurs grands-parents. Au moment de nous séparer, le couple de sexagénaires me félicite d'avoir deux petits si mignons et si bien élevés. Et je me surprends à penser : *Si seulement vous saviez...* Heureusement, j'ai pris la route juste avant le week-end, cela m'épargne les bouchons. Demain, l'A6 sera saturée par les aoûtiers partant en vacances.

C'est sur une aire d'autoroute que je prends connaissance d'un e-mail qu'il m'a adressé un peu plus tôt. En quelques lignes, il y avoue l'horreur, l'innommable.

« Les quelques fois où... puisque ça s'est arrêté ». Je passe les « je te jure », « je te promets », « mais pas souvent », « je suis désolé » et autres tentatives d'excuses qui ne font qu'ajouter à l'horreur. Je passe tout ça parce que ce que je lis est tellement affreux que rien ne trouve grâce à mes yeux. Finalement, j'ai toujours cette certitude ancrée que peu importe quoi, comment, où, le nombre de fois... Il l'a fait. C'est tout. C'est en tout cas tout ce que je retiens de ces dix lignes abominables. Il l'a fait et je ne le lui pardonnerai jamais. Pour le salut de ma fille. Parce que moi, je n'ai pas été crue quand j'ai dénoncé ce dont j'étais victime. Alors Juliette, je la crois. Et je souffre pour elle. Ma colère est indescriptible.

Je reprends vite la route pour mettre encore plus de distance entre lui et nous, comme si ces huit cents kilomètres allaient l'éloigner à tout jamais de mon enfant.

Je roule avec deux certitudes en tête qui ne me quittent plus.

Là où nous allons, nous serons tous les trois en sécurité.

Là où nous allons, je trouverai le moyen de sauver et de réparer Juliette.